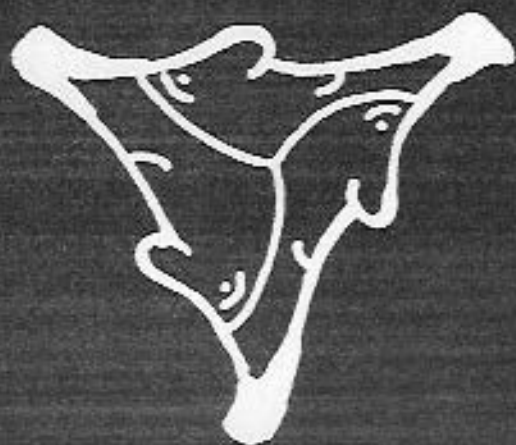


POLITICA HERMETICA

N° 30 – 2016

LA RÉCEPTION DE L'ISLAM
ET DU SOUFISME DANS L'ÉSOTÉRISME
OCCIDENTAL



L'Age d'Homme

POLITICA HERMETICA

N° 30 – 2016

LA RÉCEPTION DE L'ISLAM ET DU SOUFISME DANS L'ÉSOTÉRISME OCCIDENTAL

Comité de rédaction

Xavier Accart, Michel Bouvier, Jean-Pierre Brach, † Étienne Kling, Emmanuel Kreis, Jean-Pierre Laurant, Pierre Mollier, † Victor Nguyen, Marco Pasi, † Émile Poulat, Jérôme Rousse-Lacordaire.

Comité scientifique

Jean Baubérot, Francis Bertin, Jean Borella, † Pierre Chevallier, Alain Gouhier, Régis Ladous, Pierre Lory, Michel Maffesoli, † Bruno Neveu, † René Rancœur, Michel Michel, Pierre-André Taguieff.

Correspondants

Argentine : Francisco Garcia Bazán. Autriche : Hans Thomas Hakl. États-Unis : James A. Santucci. Italie : Laszlo Tóth. Portugal : André Coyné. Roumanie : Silvia Chitimia.

Directeur scientifique :	Jean-Pierre Laurant & Jean-Pierre Brach
Rédacteur en chef :	Jérôme Rousse-Lacordaire
Directeur de la publication :	Andonia Dimitrijevic
Secrétaire de rédaction :	Emmanuel Kreis

Administration, abonnements :

L'Âge d'Homme – 21, rue de Chapelle d'Huin – 25270 Levier – France
Tél / Fax : 03 81 49 57 79 – Courriel : lagedhomme@orange.fr

Association *Politica Hermetica* :
politicahermetica.wordpress.com

SOMMAIRE

LA RECEPTION DE L'ISLAM ET DU SOUFISME DANS L'ESOTERISME OCCIDENTAL

Pierre LORY	
« Imaginer l'imaginal », trajectoires d'un concept islamique en Occident.	19
Jean-Luc LE BRAS	
Le pouvoir colonial face aux confréries soufies en Afrique sub-saharienne (1900-1940).	28
Saïd CHAAYA	
<i>Mark Master Mason</i> : l'ésotérisme d'un degré maçonnique réputé opératif.	75
Mark SEDGWICK	
Radical Politics and Traditional Islam: From Ivan Aguéli to Hamza Yusuf.	84
Thierry ZARCONI	
Gurdjieff à Istanbul. Au sujet des origines soufies de ses « mouvements ».	94
Massimo INTROVIGNE	
Un Islam de pacotille? <i>Shrine et Black Shrine</i> entre franc-maçonnerie, divertissement et ésotérisme.	127

ÉTUDES

Marc COURT	
Mystiques et réseaux en Bretagne: autour d'Amice Picard (1599-1652).	139
Bruno BERARD	
Un prêtre indépendant au XIX ^e siècle: l'abbé Lacuria (1806-1890).	157

la maçonnerie à Trieste et la vigueur des sociétés secrètes en Vénétie Julienne ainsi que sur l'agitation révolutionnaire républicaine à Rome. Pendant la période fasciste, les tentatives de réorganisations inquiétèrent les autorités dans les années 1927-1928, attentives aux réunions; elles suivirent de près les rapprochements avec la maçonnerie française tout en constatant dans les années trente la désorganisation des Ventes (l'arrestation, le 20 octobre 1928 de vingt-deux personnes cherchant à reprendre des activités témoigne d'une certaine continuité néanmoins). En juillet-août 1945 les rapports romains soulignent les fractures survenues au moment de la libération de la ville et l'ouverture de la société secrète transformée pour partie en association politique ainsi que ses liens nouveaux avec les maçons dissidents et croyants du Rite Écossais (ils rappellent au passage les condamnations pour escroquerie du Grand Maître Anzalone).

Le chapitre iv rassemble un ensemble de textes variés sur la Charbonnerie résistante au temps fascisme de 1922 à juin 1944 sous la plume, sujette à caution, du même Anzalone. Ils traitent d'entreprises révolutionnaires comme la conjuration Capello en lien avec la maçonnerie en 1925, des rapports compliqués entretenus par les deux institutions (la maçonnerie majoritaire du *Palazzo Giustiani*) ainsi que des précautions à prendre contre la délation et la pression politique. « L'infiltration » des structures d'État fascistes et de l'armée et la participation « sous des noms divers » aux brigades de partisans, sujet sensible notamment quant aux rapports avec la maçonnerie, était également abordée. Les appels aux intellectuels à lutter pour la liberté contre la barbarie nazie voisinaient ainsi avec la justification de prises de contact avec l'État major allemand destinées à sauver des vies au moment de la libération de Rome.

Une initiation dans le milieu du Parti communiste italien après le referendum instituant la république fait office de témoignage conclusif sur le mythe républicain véhiculé par les *Carbonari*. L'ensemble est riche de renseignements précieux sur la complexité des réseaux qui ont dessiné la société italienne pendant un siècle et demi, il appelle le travail de synthèse qui ne manquera pas de suivre.

Jean-Pierre LAURANT

Julius EVOLA, *Il Cammino del Cinabro*, Rome, Edizioni Mediterranee, 2014, 439 p.

Le présent livre – souvent considéré, à juste titre, comme l'autographie spirituelle d'Evola – représente la seule interprétation authentique de l'œuvre intellectuelle de cet auteur controversé (le titre fait au demeurant référence à l'alchimie chinoise).

C'est ici la troisième édition, corrigée et largement augmentée, de l'ouvrage, qu'on attendait depuis des années. Elle est éditée par l'actuel président de la Fondation Julius Evola, le D^r Gianfranco De Turre, comme d'ailleurs la plupart des nouvelles éditions des œuvres majeures d'Evola. Feuilletant ce livre de plus de 400 pages, on comprend sans peine pourquoi cette édition a mis tant de temps à apparaître. Le texte original italien de l'édition antécédente occupait à peine 200 pages et l'ampleur actuelle est due au fait que la plupart des chapitres sont accompagnés d'une histoire circonstanciée de son origine et enrichie d'explications additionnelles, de déclarations, sources et comptes rendus de l'époque. Ces précisions sont importantes, parce qu'Evola donne dans ces chapitres une description chronologique des ses principales œuvres et explique quel était son but en tant qu'auteur et comment ces textes caractérisent les tranches correspondantes de sa vie. Cela s'accompagne de documents inconnus, de photos et aussi de lettres de ou adressées à Evola.

La publication en question est soumise à des critères académiques et, comme d'ailleurs toute la série de nouvelles éditions des œuvres évoliennes, commence par une déclaration de Gianfranco De Turre concernant les critères observés pour garantir la qualité de l'édition. Des détails historiques sur l'origine du livre suivent. L'auteur de cette histoire, Andrea Scarabelli, a découvert à l'université de Milan la correspondance d'Evola avec Vanni Scheiwiller, le premier éditeur du livre, ainsi que d'autres documents. L'ouvrage a d'ailleurs causé assez de difficultés à Scheiwiller parce que personne ne comprenait pourquoi un éditeur dit de gauche désirait publier l'autobiographie spirituelle d'un « fasciste ». Autour de cette question, on trouve dans la présente édition une lettre de Scheiwiller à Lamberto Vitali qui, étant l'un des premiers historiens italiens de l'art photographique, avait fait plusieurs livres avec Scheiwiller. Vitali était perplexe en voyant l'ouvrage d'Evola publié par Scheiwiller et avait demandé un éclaircissement à l'éditeur. Scheiwiller expliqua qu'il avait déjà publié plus ou moins 300 livres, mais jamais aucun sous pression ou pour des raisons financières. Il entendait ne respecter aucune sorte de conformisme et, pour cela, il souhaitait également donner la parole à un auteur comme Evola, connu au demeurant comme dadaïste et auteur de la « fondamentale » *Tradition Hermétique* ainsi que de la « très intéressante » *Métaphysique du Sexe* et d'autres ouvrages. Les polémiques entre gauche et droite ne l'intéressaient pas. Evola lui aurait dit, de surcroît, que tous les grands éditeurs refuseraient la publication, sans même lire le livre. Scheiwiller confirma avoir fait la même expérience en communiquant le texte à un autre éditeur, au point qu'il avait honte d'appartenir à la même profession. Un ami et lui auraient alors décidé de publier ce livre « par décence » et pour ne pas être « des fascistes inversés ». La lettre se termine après un éloge des bons gros et un peu naïfs catholiques italiens, qui se seraient

comportés de loin le plus honorablement dans la « question juive » en Italie, avec les mots : « Personne n'est plus fanatique qu'un laïque ».

J'ai rapporté cette histoire un peu au long parce qu'elle explique la préhistoire quelque peu mystérieuse du livre et, en second lieu, parce qu'ici se répète un processus connu également d'autres éditeurs d'Evola dans d'autres pays.

Naturellement, il est loisible de se demander pourquoi Evola provoque toujours des réactions aussi vives et aussi manichéennes et est rarement considéré comme un homme avec ses mauvais côtés, mais aussi ses bons aspects. La réponse la plus simple est la suivante : parce qu'il formulait lui-même ses phrases en des termes fréquemment manichéens et sans nuances. On se souvient par exemple de ses distinctions tranchées entre le monde de la Tradition et la modernité, entre homme et femme, entre culture du nord et du sud ou encore entre les races humaines. Même si l'on admet qu'il voulait s'exprimer de la façon la plus nette possible afin d'éliminer les malentendus, Evola avait néanmoins un grand talent pour « épater le bourgeois ».

Le premier chapitre du livre traite des expériences littéraires et artistiques d'Evola. À ce sujet également, l'ouvrage bénéficie de documents inconnus, concernant par exemple son temps de service dans l'armée italienne pendant la Première Guerre mondiale. Importante aussi, une lettre à Tristan Tzara, le fondateur du dadaïsme, dans laquelle Evola parle de son impression définitive (pas seulement d'un sentiment) que lui et son milieu se décomposaient lentement et qu'il ne réussissait plus à travailler. On trouve en plus, dans chaque chapitre, une bibliographie des personnages mentionnés, qui permet aux lecteurs de se faire une idée plus précise de chacun d'eux. Une telle structure (composée d'un chapitre original d'Evola suivi de documents contemporains ainsi que de comptes rendus de l'époque avec une bibliographie) demeure à l'identique dans tout le livre.

Naturellement, il est impossible de rendre compte ici de toutes les parties du livre. Mais je voudrais aborder le chapitre sur le Groupe de Ur, sur lequel la littérature est peu abondante. Pour beaucoup de lecteurs, il sera probablement surprenant d'apprendre que même Giovanni Battista Montini, le futur pape Paul VI, a jugé bon d'annoncer la parution des cahiers de Ur. Il le faisait en termes très préoccupés dans la revue *Studium* et voyait Ur comme résultat d'une philosophie qui ne se sentait portée ni vers une métaphysique rationnelle ni vers la théologie chrétienne, ce qui avait selon lui comme résultat qu'on « ne cherche plus la vérité, mais l'excitation intellectuelle ». Montini parlait aussi du « professeur Evola », alors même qu'Evola n'a jamais été professeur, bien que beaucoup de gens l'aient appelé ainsi jusqu'à sa mort. Il n'avait, en réalité, même pas fini ses études techniques (pour ne pas devenir un bourgeois comme tous les autres, disait-il).

Un document spécial et totalement inconnu jusqu'à maintenant, dans ce chapitre consacré à Ur, est le récit d'Emilio Servadio dans lequel celui-ci décrit sa première rencontre avec Evola, « le magicien ».

Ce récit date de 1928, quand Evola, avec Arturo Reghini, avait déjà fondé le Groupe de Ur. Servadio est considéré, comme certains de nos lecteurs le savent, comme le « père de la psychanalyse » en Italie, également connu par ses amples recherches en parapsychologie. Attendant Evola dans l'antichambre de l'appartement de celui-ci, il se sentit envahi par l'angoisse, car des qualificatifs comme « aberrant, inouï, digne du bûcher » précédaient souvent le « magicien », qui pronostiquait la « folie » ou le « suicide » à ses collaborateurs, s'ils osaient s'éloigner brièvement du sentier magique, une fois celui-ci emprunté.

Le fait qu'Evola ait porté un costume et une cravate comme lui-même rassura Servadio dans une certaine mesure. Pendant la rencontre face à face, il sentit cependant « une énergie indomptable, certes tenue en rênes, mais prête à se déchaîner en un rien de temps ». Servadio continue : « Il ne s'est passé que quelques secondes, mais j'ai eu l'impression qu'Evola me connaissait déjà beaucoup mieux que je n'ai pu le connaître lui, sur la base de ses écrits. » Servadio avoue dans son récit que, ayant quitté Evola, il réussit à respirer plus librement et qu'il se sentit heureux de revoir le ciel magnifique de Rome.

À la suite de quoi, Servadio finit par écrire lui-même dans les cahiers de Ur et a participé également à l'initiative plus politique de *La Torre*, la revue dirigée par Evola après la cessation des cahiers. Dans un autre récit, il parle de son expérience de *La Torre*, avouant que le titre de la revue avait été choisi d'après sa suggestion. Son anxiété première s'était donc transformée en amitié et, peu avant sa mort, Servadio, qui était d'origine juive, a rendu hommage à Evola en déclarant – à la grande surprise du public rassemblé – qu'il se serait réfugié chez Evola à l'époque du fascisme s'il s'était senti en danger. À notre sens, Servadio s'est toutefois montré plus sage en émigrant aux Indes pendant cette période.

Il faudrait encore mentionner d'autres témoignages importants dans ce livre, comme ceux apportés par le médecin personnel d'Evola, le Dr Placido Procesi, ou la lettre très personnelle adressée par le roi Umberto I à J. Evola lui-même.

Une bibliographie des ouvrages écrits par Evola (avec indication de toutes les traductions, du turc au finlandais), ainsi qu'un vaste index des personnages mentionnés terminent ce livre, qu'on ne peut pas ignorer si l'on entend s'intéresser à Evola, toutes polémiques mises à part.

Hans Thomas HALL

POLITICA HERMETICA n° 30 2016

La ricezione dell'Islam e del Sufismo nell'esoterismo occidentale

Julius Evola *Il Cammino del Cinabro* Roma, Edizioni Mediterranee 2014, 439 p.

Il presente libro, spesso considerato a ragione, come l'autobiografia spirituale di Evola - rappresenta la sola interpretazione autentica dell'opera intellettuale di questo autore controverso (il titolo fa peraltro riferimento all'alchimia cinese).

Questa è la terza edizione corretta e fortemente ampliata dell'opera, attesa da molti anni. E' stata curata dall'attuale presidente della Fondazione Evola Gianfranco de Turris, come tra l'altro la maggior parte delle edizioni delle principali opere di Evola. Sfogliando questo libro di più di 400 pagine, si capisce bene perché questa edizione ha tardato tanto a essere pubblicata. Il testo originale italiano dell'edizione precedente occupava appena 200 pagine e l'ampiezza attuale è dovuta al fatto che la maggior parte dei capitoli è accompagnata da una storia circostanziata della loro origine e arricchita di spiegazioni, dichiarazioni, fonti e resoconti dell'epoca. Queste precisazioni sono importanti perché Evola dà in questi capitoli una descrizione cronologica delle sue opere principali e spiega quale era il suo scopo come autore e come questi testi caratterizzino le parti corrispondenti della sua vita. A tutto ciò si accompagnano documenti inediti, foto e lettere di o indirizzate a Evola.

La pubblicazione in questione, soggetta a criteri accademici e come d'altronde tutte le nuove edizioni delle opere evoliane, comincia con una dichiarazione di Gianfranco de Turris, che riguarda i criteri osservati per garantire la qualità dell'edizione. Seguono dettagli storici sulla vicenda editoriale del libro. L'autore di questo contributo, Andrea Scarabelli, ha infatti scoperto all'università di Milano la corrispondenza tra Evola e Vanni Scheiwiller, primo editore del libro e altri documenti. L'opera ha, tra l'altro, causato molte difficoltà a Scheiwiller perché nessuno riusciva a

capire il motivo per cui un editore cosiddetto di sinistra volesse pubblicare l'autobiografia spirituale di un "fascista". In merito a ciò troviamo in questa edizione una lettera di Scheiwiller a Lamberto Vitali, che essendo uno dei primi storici italiani di arte fotografica aveva pubblicato svariati libri con Scheiwiller. Vitali era perplesso vedendo l'opera di Evola pubblicata presso Scheiwiller e aveva chiesto un chiarimento all'editore. Egli spiegò che aveva già pubblicato circa 300 libri ma nessuno di essi sotto pressione o per ragioni finanziarie. Non intendeva dunque essere conformista in nessun modo e per questo motivo voleva dare voce ad un autore come Evola, conosciuto tra l'altro come dadaista e autore del fondamentale volume "La tradizione ermetica" così come dell'interessantissimo "Metafisica del sesso" e altre opere. Le polemiche tra destra e sinistra non lo interessavano. Evola gli avrebbe detto per di più che tutti i grandi editori si rifiutavano di pubblicarlo senza aver nemmeno letto il libro. Scheiwiller affermò di avere fatto la stessa esperienza comunicando il testo a un altro editore, al punto che si vergognava di fare lo stesso mestiere. Egli e un suo amico decisero allora di pubblicare il libro per decenza e per non essere dei "fascisti inversi". La lettera termina con un elogio dei buoni e un po' ingenui cattolici italiani, che si sarebbero comportati di gran lunga più onorevolmente nella questione ebraica in Italia con le parole "nessuno è più fanatico di un laico".

Ho riportato questa storia un po' lunga perché essa spiega la preistoria vagamente misteriosa del libro e in secondo luogo perché si ripete un processo conosciuto da altri editori di Evola in altri Paesi.

Naturalmente è lecito chiedersi perché Evola provoca sempre reazioni così vive e così manichee ed è raramente considerato come una persona con lati oscuri ma anche buoni. La risposta più semplice è la seguente: perché egli stesso formulava le sue frasi in termini manichei e senza sfumature. Ricordiamo ad esempio le distinzioni nette tra il mondo della tradizione e la modernità, tra uomo e donna, tra cultura del nord e

cultura del sud o ancora tra le razze umane. Anche se si ammette che Evola si voleva esprimere nel modo più chiaro possibile al fine di eliminare i malintesi, aveva tuttavia un grande talento per "sbalordire il borghese".

Il primo capitolo di questo volume tratta delle esperienze letterarie e artistiche di Evola. Anche su questo tema l'opera beneficia di documenti finora sconosciuti, che riguardano ad esempio il periodo in cui ha prestato servizio nell'armata italiana durante la Prima Guerra Mondiale. E' altresì importante una lettera a Tristan Tzara, il fondatore del dadaismo, nella quale Evola parla della sua impressione definitiva (non solo un sentimento) che lui e il suo ambiente si stessero decomponendo lentamente e che non riusciva più a lavorare. In più in ogni capitolo si trova una bibliografia dei personaggi menzionati che permette al lettore di farsi un'idea più precisa di ciascuno di loro. Una tale struttura (composta da un capitolo originale di Evola, seguito da documenti coevi e da resoconti dell'epoca con bibliografia) rimane identica per tutto il libro.

Naturalmente è impossibile dare conto qui del testo per intero, ma vorrei accostarmi al capitolo sul Gruppo di Ur, sul quale scarseggia la letteratura. Per molti lettori, sarà probabilmente una sorpresa scoprire che perfino Giovanni Battista Montini, il futuro papa Paolo VI, ritenne cosa buona annunciare l'uscita dei quaderni del gruppo di Ur. Lo faceva in termini preoccupati nella rivista "Studium" e vedeva Ur come il risultato di una filosofia che non era portata né verso una metafisica razionale né verso la teologia cristiana, cosa che secondo lui portava al risultato di non "cercare più la verità, ma l'eccitazione intellettuale". Montini parlava anche del professor Evola, e anche se Evola non è mai stato professore, molte persone l'hanno chiamato così fino alla morte. In realtà non aveva nemmeno terminato gli studi tecnici (per non diventare un borghese come gli altri, così diceva).

Un documento speciale e totalmente sconosciuto fino adesso, in

questo capitolo consacrato a Ur, è il racconto di Emilio Servadio nel quale questi descrive il suo primo incontro con Evola "il mago".

Esso risale al 1928 quando Evola con Arturo Reghini aveva già fondato il Gruppo di Ur. Servadio è considerato, come certi nostri lettori sapranno, il "padre della psicanalisi" in Italia, ed è ugualmente conosciuto per le sue ampie ricerche in parapsicologia. Aspettando Evola nell'anticamera del suo appartamento, si sentiva invaso dall'angoscia poiché "il mago" veniva spesso definito con aggettivi come "pazzesco", "inaudito", "degno del rogo" e pronosticava "la follia" o "il suicidio" ai suoi collaboratori se osavano vagamente allontanarsi dal sentiero magico una volta che l'avevano intrapreso.

Il fatto che Evola indossasse un vestito e una cravatta proprio come lui, in qualche misura rassicura Servadio. Durante l'incontro faccia a faccia sente nonostante tutto "un'energia indomabile, contenuta ma pronta a scattare fulmineamente". Servadio continua "Sono passati pochi secondi e ho l'impressione che Evola mi conosca ormai molto più di quanto io abbia potuto documentarmi su di lui attraverso i suoi scritti." Servadio confessa alla fine del suo racconto che dopo aver lasciato Evola respira più liberamente e rivede con sollievo il cielo altissimo di Roma.

In seguito a ciò Servadio finisce per scrivere lui stesso nei quaderni del Gruppo di Ur e partecipa all'iniziativa più politica della rivista "La Torre", diretta da Evola dopo la cessazione della pubblicazione dei quaderni. In un altro racconto Emilio Servadio scrive della sua esperienza con "La Torre" confessando che il titolo della rivista è stato scelto dietro suo suggerimento. La sua ansia iniziale si era quindi trasformata in amicizia e poco prima della sua morte, Servadio, che era di origine ebraica ha reso omaggio a Evola dichiarando - con grande sorpresa del pubblico riunito - che se si fosse sentito in pericolo in epoca fascista, si sarebbe rifugiato da Evola. A nostro parere è stata tuttavia più saggia la decisione di emigrare in India in quel periodo.

Bisognerebbe ancora citare altre testimonianze importanti in questo

libro come quelle portate dal medico personale di Evola, il dottor Placido Procesi o la lettera personale indirizzata a Evola da re Umberto I.

Una bibliografia delle opere scritte da Evola (con l'indicazione di tutte le traduzioni, dal turco al finlandese) e un vasto indice dei personaggi citati stanno a chiusura del volume, che non può venire ignorato se ci si interessa a Evola, mettendo da parte tutte le polemiche.

Hans Thomas HAKL